



SAIKAKU

L'Homme qui ne vécut que pour aimer

Traduit du japonais
et présenté par Gérard Siary
avec la collaboration
de Mieko Nakajima-Siary



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

IHARA SAIKAKU

L'HOMME QUI NE VÉCUT
QUE POUR AIMER

**Traduit du japonais et présenté
par Gérard Siary**

**avec la collaboration
de Mieko Nakajima-Siary**

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication



*Collection dirigée
par Jacques Cotin*

*Quand ils se découvrirent nus, ils pénétrèrent dans le Pavillon.
Là, curieux, leurs corps déclinèrent les figures de l'amour.*

Titre original : *Kôshoku ichidai otoko*

- © 2001, Editions Philippe Picquier pour la traduction en langue française, l'introduction et l'appareil critique
- © 2009, Editions Philippe Picquier pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20 150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Illustrations intérieures : Edition xylographique originale (1682)

En couverture : D.R.

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0144-9

ISSN : 1251-6007

TABLE

Introduction	11
Avertissement	93

L'HOMME QUI NE VÉCUT QUE POUR AIMER

I

1. <i>Sept ans.</i> Là où le feu s'éteint, débute l'amour. Yonosuke s'éprend d'une servante	103
2. <i>Huit ans.</i> Une lettre au contenu gênant. Ses pensées vont vers Yamazaki	107
3. <i>Neuf ans.</i> Un lieu à l'abri des regards. Un bain qui fait mouiller	111
4. <i>Dix ans.</i> Quelle chance que l'averse ait mouillé ses manches ! Déjà fou amoureux d'un aîné !	115
5. <i>Onze ans.</i> A force d'écouter la belle, le visiteur s'en éprend. De Shumokumachi à Fushimi	119
6. <i>Douze ans.</i> La crasse du désir. D'une fille de bains de Hyôgo	124
7. <i>Treize ans.</i> En se séparant, on paie comptant. D'une serveuse de maison de thé à Yasaka	128

II

1. *Quatorze ans*. La literie d'une demeure miteuse.
Du logement d'un calicot à Niôdo 135
2. *Quinze ans*. Pour couper ses cheveux,
on ne rejette pas ce monde.
De la séduction des veuves 140
3. *Seize ans*. Ce que femme pense n'est jamais
ce qu'on croit. De Kawaramachi à Kyôto 145
4. *Dix-sept ans*. Serment d'amour de courtisane
avec sceau laqué. De Kizuchimachi à Nara 150
5. *Dix-huit ans*. Impulsion soudaine en voyage.
Des femmes qui racolent sur la route 155
6. *Dix-neuf ans*. Obligé de devenir moine. Des
colporteurs de produits de parfumerie à Edo 160
7. *Vingt ans*. Une maison miteuse mais un lieu pour
vivre.
D'une maîtresse d'Uemachi à Ôsaka 165

III

1. *Vingt et un ans*. De l'argent dilapidé pour l'amour.
D'une maîtresse de Kyôto 173
2. *Vingt-deux ans*. Poissonnières des mers du Sud.
Des courtisanes de Shimonoseki 178
3. *Vingt-trois ans*. Elle tient à se faire offrir
un kimono. Des feuilles de lotus de la ruelle
du Monde flottant 183
4. *Vingt-quatre ans*. Une folle nuit sur l'oreiller.
De l'orgie d'Ohara 187
5. *Vingt-cinq ans*. Cinq *nonne* plus les faux frais.
Des courtisanes de Teradomori 192
6. *Vingt-six ans*. Vêtement ouaté pour monde
éphémère. Des filles de plage de Sakata
aux airs de *sôka* 197

7. *Vingt-sept ans*. Un oracle sur une querelle
amoureuse. Des prêtresses itinérantes qui purifient
les fourneaux 202

IV

1. *Vingt-huit ans*. Le garde-barrière du karma.
Des courtisanes d'Oiwake en Shinano 209
2. *Vingt-neuf ans*. Un démêloir en souvenir.
Du commerce d'ongles pour courtisanes 214
3. *Trente ans*. Le sabre fend l'air en rêve.
Des vœux d'amour qui se font fantômes 219
4. *Trente et un ans*. Rareté : un homme courtisane.
Des caméristes des manoirs d'Edo 224
5. *Trente-deux ans*. Pièges à renard de jour.
Du claque d'une ex-danseuse de Kyôto 228
6. *Trente-trois ans*. Plaisirs tièdes pour les yeux.
Des servantes de cour de retour d'excursion 232
7. *Trente-quatre ans*. Disparu en un éclair
sans laisser de traces. De Sano et de Kashoji
en Izumi 237

V

1. *Trente-cinq ans*. Désormais, on accole
« madame » à son nom. De Yoshino
comme fondement même 243
2. *Trente-six ans*. Elles désirent des craquelins
de riz. Du Shibayamachi à Ôtsu 248
3. *Trente-sept ans*. Un acte inouï dans un monde
cupide. De Murotsu en Banshû 253
4. *Trente-huit ans*. Des boules lumineuses,
au risque de la vie. De Miyagawachô à Kyôto 258

5. *Trente-neuf ans*. La prêter un jour, cela ne porte pas à conséquence. Du Fukurochô à Sakai en Senshû 262
6. *Quarante ans*. Elles ne savent reconnaître les hommes à la mode. De Miyajima d'Aki 266
7. *Quarante et un ans*. Voilà que ses fesses émettent un pet indiscret ! Des courtisanes nocturnes au retour des jeux d'eau de Naniwa 271

VI

1. *Quarante-deux ans*. Une mandarine entamée et gardée dans la manche. De la Mikasa de jadis à Shimabara 279
2. *Quarante-trois ans*. Quitte à brûler vif. Du grand cœur de Yûgiri de Shinmachi 284
3. *Quarante-quatre ans*. Coffre à gages de sincérité amoureuse. De l'attachement passionnel de Fujinami à Shimabara 289
4. *Quarante-cinq ans*. Elles choisissent leur plat favori au réveil. De l'inimitable Mifune 294
5. *Quarante-six ans*. Le spectacle de sa silhouette à la parade de nouvel an. De la jaquette de Hatsune de Shimabara au nouvel an 299
6. *Quarante-sept ans*. L'odeur en prime. De l'intelligence de Yoshida du Yoshiwara d'Edo 304
7. *Quarante-huit ans*. Une jaquette de luxe avec des collages poétiques. De Noaki dévouée à ses deux amants 309

VII

1. *Quarante-neuf ans*. Cette silhouette jolie
comme neiges d'antan. De Takahashi l'ancienne
à Shimabara 317
2. *Cinquante ans*. Les amuseurs s'en donnent à cœur
joie. De la parure excentrique
de la Kaoru actuelle 322
3. *Cinquante et un ans*. Un magot inconnu de tous.
D'une lettre adressée du Shinmachi 327
4. *Cinquante-deux ans*. Cent vingt *ri* pour remettre
une coupe de saké. De Takao et Komurasaki
du Yoshiwara 333
5. *Cinquante-trois ans*. Journal de la vie d'une
courtisane. De Washu de la maison Konomura
au Shinmachi 339
6. *Cinquante-quatre ans*. Un baiser de ses lèvres
sur un bol posé dans une corbeille. D'Azuma
de la maison Fuji 344
7. *Cinquante-cinq ans*. Le paysage de Shinmachi au
crépuscule, l'aube de Shimabara. Des cheveux
en bataille de la Takahashi actuelle 349

VIII

1. *Cinquante-six ans*. Une voiture où dormir à l'aise.
Du pèlerinage purificateur des amuseurs 357
2. *Cinquante-sept ans*. Un pari sur l'indulgence de
Komurasaki. De Komurasaki à Edo 362
3. *Cinquante-huit ans*. Une virée au quartier
de plaisirs par manque de saké.
De Yoshizaki à Shimabara 367
4. *Cinquante-neuf ans*. Des poupées à l'image
des courtisanes de la capitale. Du Maruyama
de Nagasaki 372

5. <i>Soixante ans</i> . Instruments de plaisir pour le lit. De la traversée de l'île des Femmes	377
Postface à <i>L'Homme qui ne vécut que pour aimer</i> ...	381
Notes	383
Répertoire	413
Indications bibliographiques	439
Les provinces du Japon à l'époque d'Edo	451

INTRODUCTION

DES AMOURS, UNE SEULE GÉNÉRATION, UN HOMME

Le dixième mois de la seconde année de l'ère Tenna (1682) paraît à Ôsaka *L'Homme qui ne vécut que pour aimer*, récit en prose d'Ihara (ou Ibara) Saikaku (1642-1693), souvent appelé Saikaku tout court – comme on dit « Jean-Jacques » pour désigner Rousseau. La première œuvre d'une série qui, dix années durant, déroulera le kaléidoscope de la société du Japon d'alors.

Le narrateur relate de façon linéaire la vie de Yonosuke, de sa septième à sa soixantième année. En 54 sections : huit rouleaux (livres), sept de sept chapitres puis un de cinq¹. Le père du héros, Yumesuke, riche propriétaire d'une mine d'or, se détourne des affaires pour courir les lupanars. De l'une des trois courtisanes qu'il a conquises et rachetées, naît Yonosuke. L'enfant montre un intérêt précoce pour l'amour. Adolescent, il préfère se consacrer à la chose qu'aux intérêts de la famille. Déshérité, à dix-neuf ans, il tente en vain de se tourner vers la religion. Le voilà déambulant d'un lieu, d'un métier, d'un corps, d'un lupanar à l'autre. Toujours en quête des lieux d'amours. A trente-quatre ans, son père décédé, il devient richissime et jure alors de dépenser son

argent avec la gent courtisane. Dès lors, client et spectateur, naïf et connaisseur, il roule sa bosse dans les quartiers chauds les plus fameux du Japon et fréquente les hétaires les plus demandées sans oublier les beaux acteurs. A soixante ans, arrivé à Nagasaki, un rien las, il décide de quitter le pays pour l'île des Femmes. Son bateau, chargé d'aphrodisiaques et de contraceptifs, disparaît.

Des amours, une génération, un homme
Kôshoku ichidai otoko

RENAISSANCE DU JAPON :

PAIX, AFFAIRES, PLAISIRS ET... SÉGRÉGATION SOCIALE

Au début du XVII^e siècle, le Japon entrait dans une ère de paix et d'essor économique. L'essor culturel, sensible dans la littérature et le théâtre, atteignit son apogée durant la dernière partie du XVII^e siècle, dans la région de Kyôto-Ôsaka.

La pax Tokugawa

En 1615, avec la prise du château d'Ôsaka par les Tokugawa, prit fin l'époque des luttes entre les provinces qui, depuis 1467, secouaient le Japon. En 1603, déjà, la cour impériale, sise à Kyôto, la capitale, avait accordé à Tokugawa Ieyasu (1542-1616) le titre de général en chef chargé de la pacification des barbares, *seii shôgun*, équivalent de lieutenant-général du royaume, charge établie depuis 1185-1192. Le *bakufu*, administration de la tente ou gouvernement, décida de fermer le pays à l'étranger – sauf pour l'enclave hollandaise de

Deshima et le quartier chinois de Nagasaki. Edo devint le nouveau siège politique. Régna le shôgun Tsunayoshi, à qui Saikaku sait souvent gré de la liberté de l'empire (VIII, 1).

Le nouveau régime renforça son contrôle sur les grands seigneurs, *daimyô*, qui durent résider six mois par an à Edo, y laisser leurs épouses en otage et faire la navette en cortège le long des routes. La foi religieuse fut surveillée grâce à la tenue obligatoire de registres de bouddhisme. Et le régime foncier, consolidé par le maintien de petites exploitations confiées à des paysans indépendants, par des conseils agronomiques, et des leçons de morale².

Grâce à l'aménagement de l'espace, la surface cultivable s'accrut, surtout dans le Kansai. La riziculture gagna du terrain. La richesse se mesurait en unités de riz décortiqué de 180 litres, *koku*. La production vivrière ne perdit pas ; le thé vert d'Uji était apprécié. Les cultures industrielles (mûrier, coton ; chanvre ; garance, indigo), pour les textiles et les teintures, se développèrent. La parure des dames et des acteurs devint d'autant plus raffinée. La production d'ensemble du pays passa de 20 à 30 millions de *koku*. La population augmenta, elle comptait entre 12 et 18 millions d'habitants à la fin du siècle. Les réserves d'or et d'argent baissaient, mais il devait en rester encore assez pour que Yonosuke, un temps démuné, place tous ses espoirs dans les mines de Sado (III, 5). La prospérité économique s'installait.

Le *bakufu* accapara les voies principales et services de transport et s'assura les services à moindre coût de certains relais en échange de monopoles. Les lois des Tokugawa sur le voyage furent moins restrictives et gênantes que dans l'intention des gouvernants. Les

grandes artères et routes secondaires, étendues en toile d'araignée depuis Edo, touchaient les routes domaniales. Des barrières, *sekisho*, cinquante-cinq en tout, furent élevées pour contrôler le flux : empêcher les daimyôs d'amener des armes à feu à Edo, et leurs femmes de quitter la ville. En réalité, les cortèges, même annoncés, n'étaient pas inspectés, ni les voyageurs très chargés. Les femmes en sortie devaient avoir un passe émis par l'autorité d'Edo, les roturiers mâles la permission de leur localité, mais on pouvait s'acheter un permis à l'auberge à côté de la barrière, se payer un passeur, souduyer la garde, et les contrevenants étaient rarement punis. Avec la vogue du pèlerinage qui justifiait tout, beaucoup voyagèrent au mépris des règles. Ils agitaient des talismans glanés dans les temples en disant qu'ils allaient à un service religieux. La circulation s'intensifia dans le pays.

Les voyageurs imputaient le succès de leur passage clandestin à la bienveillance du souverain, *tenka no awaremi*. La femme, qui avait plus de mal à passer la barrière, se rappelait son impuissance sociale. Son compagnon comprenait qu'une présence féminine risquait de le placer dans une situation impossible. Patriarcalisme et misogynie étaient ainsi réinculqués³. Reste que le passage de barrière n'était pas toujours garanti. Les samouraïs ou les roturiers avec des blessures suspectes, les personnes sans permis de voyage attestant l'origine des blessures, y étaient bloqués⁴. Yonosuke, blessé à la tempe, est arrêté à une barrière (IV, 1) et sort de prison à l'occasion d'un service bouddhique à la mémoire d'un shôgun (IV, 2). Il réussit tout de même à procurer des laissez-passer à ses compagnes pour passer la *sekisho* d'Imagire (II, 5), l'une des quatre plus difficiles, et franchit bien sûr

la barrière de l'Amour, où les femmes sont contrôlées (VII, 4). Les amours devaient composer avec les barrières du pouvoir.

*

L'afflux de samouraïs dans les villes au pied des châteaux, *jôkamachi*, entraîna une expansion urbaine sans précédent. La classe des marchands devint la première force économique du pays, à défaut d'avoir le moindre pouvoir politique. Elle développa sa propre culture dans le même temps que le régime des Tokugawa se forgeait sa propre idéologie.

L'abaque et le sabre

Les samouraïs, guerriers devenus fonctionnaires, que le gouvernement veillait à séparer des paysans pour éviter des jacqueries, durent s'installer autour de la résidence de leur seigneur. Les suivit une masse de prestataires de services⁵, des artisans, des ouvriers, des marchands surtout. Des villes-châteaux se formèrent. A la fin du XVII^e siècle, Edo comptait un million d'âmes, Kyôto et Ôsaka près de 400 000, Kanazawa et Nagoya environ 100 000, et Sendai, Okayama, Kagoshima, Hiroshima, Nagasaki, 60 000 chacune⁶. Pour les prostitué(e)s et amuseurs, toute une population masculine à satisfaire.

Prototype de la ville-château, Ôsaka, dans le Kamigata – le côté d'en haut –, devint le marché national le plus important. Le prix de vente du riz s'y fixait. Les grands seigneurs y stockaient les redevances en riz dans des entrepôts, les gros négociants se chargeaient de les

revendre, des changeurs les assistaient⁷. Maint intermédiaire facilitait le transbordement de marchandises, leur traitement et leur manufacture. Des marchands se firent banquiers, d'autres accaparèrent le commerce avec la Chine. L'administration de la ville au quotidien leur revint, en dépit de la présence de magistrats⁸.

L'abaque l'emporta sur le sabre. Le samouraï s'appauvrit, le marchand devint riche. Les seigneurs épuisaient leurs revenus dans le service alterné à Edo et la reconstruction de la ville après le grand incendie de 1657 et les catastrophes naturelles qui suivirent. S'ajoutèrent d'autres frais : les nouveaux édifices du shôgun Tsunayoshi, ses visites fréquentes aux fiefs de ses vassaux, ses édits de compassion pour les êtres vivants qui forçaient à protéger tous les animaux. Souvent, les daimyôs, incapables d'assurer l'entretien de leur maisonnée, durent emprunter aux marchands qui firent fortune dans le bâtiment, la confection, l'ameublement, les autres besoins quotidiens.

Portée par la force économique du négoce, une culture urbaine émergea. Un nouveau « faire spécifique concernant la production active des biens utiles à la vie et leur consommation – la nourriture, le vêtement, l'habitat, etc. – ainsi que le jeu spontané de la vie elle-même, la célébration de son destin, l'érotisme, la relation à la mort », avec ses rites et ses lois propres⁹.

L'ère de Genroku, située sous le règne de Tsunayoshi (1680-1709), s'étendit du 30 du neuvième mois, 1688, au 12 du troisième mois, 1704. La durée comprise entre 1680 et 1710 prit, plus largement, l'appellation de « Culture de l'ère Genroku » ou « de Kamigata ». Durant cette période réputée faste, Saikaku, né à Ôsaka, écrivit sa prose.

*

Le statut du marchand était pourtant inférieur à celui du guerrier. La nouvelle hiérarchie, plus poreuse qu'il n'y paraissait, n'empêchait pas la mobilité sociale. Gueux, saltimbanques et gens du voyage formaient une population en marge.

L'échelle sociale : guerrier, paysan, marchand, gueux

Soucieux de légitimer son pouvoir, le nouveau régime entreprit de bâtir une idéologie officielle, fondée sur le néoconfucianisme, qui ne s'imposa pas avant le XVIII^e siècle¹⁰. Chacun était censé savoir sa place en société : *mi no hodo wo shire*. La hiérarchie sociale officielle distinguait, par ordre croissant, quatre groupes ou conditions (plus que classes) : *shi no ko sho*, guerriers ou lettrés, paysans, artisans, marchands. Par suite, le grain était prisé, l'argent méprisé : *kikoku senkin*. Des lois somptuaires interdirent aux marchands d'étaler leur richesse¹¹.

D'un groupe à l'autre, par alliance, adoption, déclassement ou reclassement, le passage d'état n'était pas tout à fait impossible¹². Le paysan, soumis à des taxes sur plus de la moitié de son revenu, dépendant parfois à vie d'un maître, retenu par la culture de sa parcelle, peinait. Il arriva pourtant, selon la richesse de sa région, qu'il améliore ses revenus, accroisse son lopin, voyage pour le plaisir. Le samouraï, congédié par un seigneur incapable d'entretenir sa maisonnée ou pour quelque délit, ou désireux de gagner plus ailleurs, se faisait *rônin*, homme roulé par la vague, et devenait artiste, professeur, artisan, moine errant, brigand ou patron de

lupanar. Les riches marchands se faisaient parfois propriétaires terriens, entrepreneurs, lettrés ou intellectuels. Aussi bien, ils dilapidaient leur argent d'extravagante façon et se ruinaient.

Certaines catégories n'entraient pas dans l'échelle officielle : ni les nobles de cour et desservants du culte shintô, ni les parias, *eta*, spécialisés dans les travaux impurs (tannage, équarrissage, etc.), ni les non-êtres, *hinin*, provisoirement exclus. Depuis la fin du XVI^e siècle, la discrimination sociale, devenue institutionnelle, frappait les « peuples sans ancrage », une « couche flottante » de la plèbe des villes : « journaliers, domestiques, commis, apprentis, portefaix, colporteurs, porteurs de palanquins, mendiants, prostituées, saltimbanques, déchus divers ». Ils « avaient été chassés de leur communauté ou avaient choisi de vagabonder (moines errants, guerriers en rupture de ban, fugitifs, saltimbanques ou prostituées¹³) ».

Des errants comme il en circulait en Europe méditerranéenne¹⁴. Rejeté de sa famille, Yonosuke voit son statut social se dégrader et rejoint les *hinin*. Après avoir croisé sur sa route et lui-même exercé les petits métiers de survie – réparateurs de tamis, affûteurs de moules de pierre, bonzes mendiants (II, 7), il gîte avec montreurs de singes, marionnettistes, chanteurs de sùtra, calicots, bonzesses de charme (III, 1), tous plus ou moins soucieux de cacher leurs origines. Sa déchéance l'entraîne dans les milieux misérables, sa richesse le propulse dans le grand monde des courtisanes. Son statut s'améliore, mais il fréquente toujours ces figures de l'errance qui « transgressaient à la fois les limites géographiques et sociales (par leur mobilité et leur non-appartenance) et symboliques (parce qu'ils appartenaient à la sphère du

non-quotidien) », à savoir les saints hommes qu'il échoue à imiter, les saltimbanques (ou acteurs), et surtout les prostituées, « emblématique(s) de la condition humaine et des fluctuations de la vie¹⁵ ». A travers Yonosuke, client erratique, le désir traverse les classes. Si tous n'en meurent pas...

*

En termes de statut social, la femme était la moins bien lotie, dans un monde dominé par les mâles. Elle passait pour une créature démoniaque à l'origine des maux de la société. Dans les faits, quand elle ne travaillait pas, l'épouse était reléguée au fond de la demeure.

Sexe féminin, sexe dangereux :
la ségrégation de la femme

Les écoles de pensée se méfiaient de la femme. Dans l'éthique confucianiste, la femme était soumise à l'homme : la fille au père, l'épouse au mari, la veuve au fils, etc. Le principe féminin l'emportait-il sur le masculin, l'équilibre du *yin* et du *yang* était rompu, le désordre menaçait. La dépravation sexuelle illustrerait alors l'échec d'une société confucianisante à régler les besoins sexuels des femmes et à rapporter lesdits besoins à autre chose qu'à ceux des hommes¹⁶. Dans le bouddhisme, la femme inquiétait qui, pour mieux piéger l'homme, prenait le masque du démon, du serpent, de la renarde. Près de la Kitsune, rivière de la Renarde, Yonosuke côtoie saltimbanques et bonzesses de charme qui cachent leurs origines. De même, les filles trompent

Le plus célèbre roman de Saikaku met en scène un érotomane bourgeois à l'époque d'Edo. En soixante ans, Yonosuke aura connu charnellement trois mille sept cent quarante-deux femmes et sept cent vingt-cinq garçons, outrepassant – et de beaucoup ! – le score du don Juan de Mozart.

Il se dégage de l'ensemble du récit une esthétique du monde des plaisirs, avec ses règles de bon goût, ses figures exemplaires, ses lieux privilégiés que sont le Shimabara de Kyôto ou le fameux Yoshiwara d'Edo. Gargantua érotique, Yonosuke au cours de son périple expérimente toutes les pratiques de la sexualité de son époque jusqu'à son départ, un beau matin, vers la mythique île des Femmes, pour un voyage sans retour.

De Saikaku ont déjà paru dans la même collection : *Arashi, vie et mort d'un acteur*, *Le Grand Miroir de l'amour mâle*, *La Lune de ce monde flottant*.



Collection dirigée
par Jacques Cotin

21 €
137,75 F

harmonia mundi
diffusion livres

PICOLIER & PROTIERE



Éditions Extrait de la publication
Philippe Picquier

